Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 50

Artikel: La réponse de la cuisinière
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225540

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« hors service », cherchait à refermer le robinet avec son tournevis. Mais... bernique ! Ça ne jouait plus, cette fois. Impossible de tourner cette sacrée mécanique. Et pendant ce temps, malgré mon pouce aplati contre l'orifice impétueux, le mousseux continuait à m'asperger à tel point que, les yeux noyés, j'avais l'air de sortir d'un déluge. Je ruisselais littéralement. A bout de patience, je dis à mon compagnon l'infortune :

— Il faut courir à la recherche d'une clef à mousseux et ça au galop ! Je commence à avoir la crampe, à force de martyriser mon pouce sur ce robinet de malheur. Je n'y tiens plus !

— Change de pouce, pendant que je vais tâcher de trouver une clef. Tu te rechangeras après !

Et le voilà parti au pas de course, à travers le village d'Ouchy. Cinq minutes ! Dix ! Bientôt un quart d'heure ! Ça « giclait » toujours, même plus fort, me semblait-il. Sur le plancher du réduit, un petit étang dessinait ses contours et les murs, le plafond en avaient reçu leur large part. Vingt minutes... et ce contremaître qui n'arrivait toujours pas !

Enfin, après une absence qui m'avait paru une éternité, l'homme arriva, tout en nage d'avoir tenu toute la localité pour trouver l'objet indispensable qui devait mettre fin à nos tourments. Ce n'est qu'après plusieurs démarches inutiles qu'à la fin le tenancier du café du Port, par une inspiration que je qualifie aujourd'hui encore de géniale, songea que, peut-être, la clef de la pendule du café pourrait remplacer une clef à mousseux.

Oh ! miracle ! Elle allait, comme faite sur mesure et ce fut la fin de mon calvaire. Il était temps !

Tant bien que mal, l'instigateur de cette aventure tragique répara les traces visibles de ce baptême d'un nouveau genre, pendant que j'allais me rechanger. Par une chance extraordinaire — en confirmation du proverbe que l'on sait — mon patron, contrairement à ses habitudes, avait eu la bonne idée de ne pas faire, ce jour-là, sa tournée quotidienne d'inspecteur, de sorte que nous avions passé « entre les gouttes », ce qui est façon de parler, dans le cas particulier.

Si j'ai osé conter cette petite histoire, c'est parce que je ne crains plus, aujourd'hui, d'avoir à répondre de ce méfait de jeunesse. Je puis invoquer des circonstances très atténuantes : il faisait trente-trois degrés à l'ombre, ce jour-là, et la tentation était trop forte. Au surplus, il y a prescription et les autres intéressés ne sont plus de ce monde. *Mea maxima culpa !*

Frédy.

La réponse de la cuisinière. — Une jeune cuisinière se présente chez Mme Leriche. Celle-ci lui demande :

— Pourquoi vez-vous quitté votre dernière place?

— Vous êtes pas mal curieuse, madame ; je ne vous ai pas demandé pourquoi votre dernière cuisinière vous a laissée !

CAMBILLON

(Suite et fin).

— Oui ! oui ! Pinzon. J'y vais. Ton tour est venu.

Casimir courut à l'étable pour fourrager sa bête.

— Malheur ! s'écria-t-il ; c'est qu'il n'y a plus de foin ! Que faire ? Si je vais au pré faire une fauchée, qui surveillera la marmite ? L'eau profitera de mon absence pour se mettre à bouillir, à monter, gargosser, faire danser le riz, le faire sauter dans le feu... et mon plat sera perdu... Il n'y a pas ! Il faut s'en tirer comme on peut... Une idée me vient : si je détachais un moment ma vache et si je la faisais brouter l'herbe de mon toit ?... Ça y est ! Viens, Pinzon, viens ! avec deux bonnes planches, je vais te mener sur un petit pâturage où jamais encore ta jolie tête de valaisanne n'a mis son museau.

Aussitôt mon Cambillon détacha sa bête et la tira sans trop d'effort sur le toit très bas et voisin d'un vieux mur qui longeait l'écurie et facilitait l'ascension.

— Ici tu peux te régaler, ma Pinzon.

Et il recourut à sa cuisine.

A peine eut-il versé dans sa marmite une nouvelle portion d'eau pour remplacer celle qui avait déjà bouilli et jailli au dehors, qu'il se dit:

— Mais, attention, Casimir ! Nom de sort ! Et si Pinzon allait tomber du toit, ce serait une autre affaire ! Il faut l'attacher.

Il y courut.

En un clin d'œil, il fut sur le toit ; il noua une boucle solide autour du cou de la bête et fit descendre le reste de la corde par la cheminée.

Satisfait de cette intelligente mesure, il revint lestement et derechef à sa marmite. Il y mit du fromage et du beurre, plus une pincée de sel. Après quoi, tranquillisé sur le sort de sa vache, il s'attacha, par sage précaution, l'extrémité de la corde au-dessus du genou gauche, afin d'être prêt, cas échéant, à toute secousse. Sur quoi, rallumant une nouvelle boufarde, il se mit à remuer sa bouillie avec une sage lenteur.

— Ciel ! se dit-il, quelle riche odeur et que de souvenirs ! Pauvre Zélie ! tu vas voir que ton mari n'est pas si bête qu'on le dit et que, ma parole, il sait encore s'en tirer.

A peine avait-il dit ces mots, qu'il se sentit « tiré » lui-même en l'air par une formidable secousse. La corde, fortement serrée à son haut de jambe, le fit pirouetter d'un coup subit, et, la tête en bas, le suspendit comme un lièvre ou un jambon dans la vaste cheminée.

Qu'était-il arrivé ? Que signifiait cette foudroyante ascension opérée par ce câble aérien ? Hélas ! Vous l'avez deviné : la gentille Pinzon, en broutant près du bord, avait glissé, puis dégringolé du toit, sans crier « à l'aide ! » Mais, comme la corde n'était pas assez longue, la pauvre bête se vit suspendue par le cou, brâmant à faire pitié, tandis qu'à la cuisine, son poids avait enlevé du sol natal le pauvre Pipe-en-bec. Celui-ci, gigotant dans l'espace noir, voyait, — ô sort navrant ! — sa pipe tourner au fond de la marmite, dans la bouillie au riz.

Quelle position ! Quelle tenue pour un ancien commis d'exercice qui rêvait d'en remontrer à sa moitié ! Que de pensées assaillirent à cette heure son cerveau !

« O noble travail au grand air, sur la terre solide et féconde ! O beaux champs de raves ou de blés mûrs ! O coteaux ensoleillés, caressés par les vents ou arrosés par les pluies ! Que vous êtes plus doux à voir, meilleurs à contempler que ce foyer d'où monte une âcre fumée et que cette marmite où bouillit, hélas, avec une pipe adorée, le plat si bon que j'avais rêvé... Zélie, Zélie, à mon secours ! »

Dans cet instant, le vieux pic moqueur vint à passer derechef sur la cheminée, et l'on entendit ce refrain malicieux résonner comme le rire d'un démon :

Mon pauvre Pipe-en-bec,
Gare, oh gare à ton bec !

A cette heure même, Zélie, arrivant tranquillement des champs pour le repas du milieu du jour, sortit du bois. S'approchant de sa demeure, elle entendit avec émoi les brâmées de sa bête et les appels sortant de son logis. Avec une consternation facile à comprendre, elle vit Pinzon suspendue à son toit, sortant la langue et jetant des regards angoissés.

Tirant son couteau de sa poche, elle vola au secours de sa vache. Comme un éclair, elle coupa la corde et remit la bête sur ses pieds. Au même moment, il se fit dans la maison un bruit étrange : celui d'une masse qui tombe et d'une ferraille qui roule.

La colère dans l'âme, elle courut à sa cuisine pour dire son fait à celui qui pouvait être l'auteur de tant de désordres et de clameurs.

— Ah ! le gueux ! le brigand ! il aura son compte. Casimir ! Casimir ! Où es-tu ? Est-ce toi, le malheureux, qui laisse étrangler ainsi sa vache ? Saurais-tu seulement garder un lapin dans une caisse ? Oh ! le monstre !

Trêve aux reproches !

Lorsque la bouillante Zélie eut la douleur de contempler son homme à terre, lorsqu'elle le vit tout gris de cendres, la tête embardoufflée de riz, elle eut un moment de pitié profonde et ne songea qu'à deux choses : à l'asseoir tout d'abord sur une chaise, puis à lui laver la tête, dans le sens littéral d'abord, et dans le sens figuré de cette expression. Elle eut d'autant plus de bon sens de calmer les éclats de sa colère, que le pauvre Cambillon avait à ce moment-là les deux oreilles absolument farcies de sa bouillie au riz. Hélas ! si ses oreilles en furent pleines, son palais n'en eut rien. Bernique ! Tout était perdu !

Prenant alors une bonne serviette mouillée, la brave Zélie, avec une magistrale vigueur, la promena sur la face de son homme et le débarbouilla en conscience.

Pendant qu'elle procédait ainsi soigneusement à cette besogne et que le linge passait et repassait sur la bouche du pauvre Pipe-en-bec, celui-ci, navré, cherchait à expliquer ce qui s'était passé. Son discours fut plus haché et confus que clair et glorieux.

— Ma pauvre Zé... Riz au fromage... Pinzon appelle... Vais pour gouver... toit... corde... revenu... pris... pendu... puis, patatra dans la marmite... Pipe en briques !... Bouillie... fichue !...

En vérité, pour un rien, il allait se mettre à pleurer.

— Eh ben ! voilà ce que c'est, mon tout beau, de vouloir tenir le pochon par le manche ! Franchement, Casimir, à chacun son domaine, et quand on voit ce que tu as su faire d'une matinée ici : l'état de cette cuisine, le riz perdu, la vache étranglée, ton œil poché tu n'auras pas de peine à avouer...

— S'il te plaît, Zélie !...

Et le pauvre Cambillon, tout capot, les yeux rouges mettant sa main sur la bouche de celle qui allait le sermonner d'importance, ajouta avec une humiliation aussi suppliante que justifiée :

— C'est bon ! Zélie ! c'est bon !... pas tant de discours. J'ai eu du malheur. Tais-toi.

— Je veux bien me taire, Casimir ; mais l'essai de changer pour trois jours qu'en penses-tu ?

— Oh bien ! Zélie, l'expérience est faite. Il n'y a pas à barguigner. Toi, restes à ta cuisine ; et, quant à moi, je retourne à mon champ. Le proverbe est juste qui dit : « A chacun son métier. »

— Et, ajouta Zélie « les vaches seront bien gardées. »

— D'accord, dit Cambillon. Embrassons-nous !

A. Cérésole.

Logique enfantine. — Est-ce vrai, papa, ce que dit mon professeur professeur ?

— Que dit-il ?

— Il dit que nous sommes au monde pour aider les autres.

— Mais oui, le professeur a raison.

—Mais alors, les autres, pourquoi sont-ils au monde ?

A l'agence matrimoniale. — Cette jeune Suissesse est excessivement riche, et cette Italienne est tout à fait jolie.

— Vous n'en auriez pas une de la Suisse italienne ?

Un secret...

Désirez-vous la force, la vigueur,
Des bras robustes, de solides jarrets ?
Alors, buvez la généreuse liqueur.
L'apéritif sain « DIABLERETS ».

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.